

**FRANZÖSISCH****Première partie:**

Hilfsmittel: keine

**TRADUCTION**Eine moderne Utopie

Seit immer haben die Menschen von einer besseren Welt geträumt, in der alle glücklich leben könnten. So sind im Laufe der Jahrhunderte viele Utopien geschrieben worden.

Auch im Werk des Schriftstellers Le Clézio stehen gesellschaftliche Themen im  
5 Zentrum. Ein Grund für dieses Interesse ist sicher, dass Le Clézio während seines ganzen Lebens viel gereist ist. Er verliess 1948, im Alter von acht Jahren, Frankreich, um seinen Vater in Nigeria zu treffen. Beeindruckt von der wilden Natur Afrikas, wird es für ihn wichtig bleiben, neue Landschaften zu entdecken und sie zu beschreiben, bevor man sie zerstört. Später lebte er mehrere Jahre in Mexiko und entwickelte eine grosse  
10 Leidenschaft für dieses Land. Er beschäftigte sich mit der Geschichte, den Sprachen, den Religionen und den heutigen Problemen dieses Landes. In einem Interview gibt er zu: "Ich hasse diese Touristen, die aus Europa hierher kommen, um in einem imaginären Land ihr Glück zu suchen, und die glauben, mit Geld alles kaufen zu können."

Mit seinem geheimnisvollen Roman "Ourania" setzt Le Clézio die Tradition der utopi-  
15 schen Erzählungen fort. Er stellt sich zwei Orte vor: L'Emporio, die Stadt der Gelehrten, und Campos, das Dorf der idealen Gemeinschaft. Aber beide sind von den politischen Mächten oder von wirtschaftlichen Einflüssen bedroht. Für die Leserin oder den Leser stellt sich am Schluss die Frage, ob heute nicht die individuellen Utopien die kollektiven Utopien ersetzt haben.

titre die Utopie : l'utopie (f.)  
7 Nigeria : le Nigeria  
9 Mexiko : le Mexique

**Deuxième partie: Résumé / Rédaction**  
**Hilfsmittel: zweisprachiges Wörterbuch**

**J.M.G. Le Clézio**  
**Le jeune homme le plus étrange que j'aie jamais ren-**  
**contré**

Je voyageais à travers l'Ouest mexicain, dans un car qui allait du port de Manzanillo vers la ville de Colima. L'autocar était bondé quand je suis monté à bord, et je suis allé droit jusqu'au fond, vers la seule place libre. Je n'ai pas fait tout de suite attention à mon voisin, mais l'autocar a commencé à rouler et il a ouvert la vitre à glissière à cause de la chaleur. Il m'a touché le bras pour me demander par signe si le vent me gênait. Comme je lui répondais qu'au contraire cela me faisait du bien, il a esquissé un petit sourire puis il a regardé par la fenêtre. Un instant après, il s'est tourné à nouveau vers moi pour me dire son nom: «Raphaël Zacharie.» Je me suis présenté: «Daniel Sillitoe», et je lui ai tendu la main. Le garçon a hésité avant de la prendre, et au lieu de la serrer il s'est contenté de toucher le bout de mes doigts d'un geste rapide. A part nos noms, pas un mot n'avait été prononcé. C'est alors que je me suis aperçu de l'étrangeté de mon voisin de route. Pour ne plus avoir à y revenir, je vais faire brièvement son portrait.

Un garçon de seize ou dix-sept ans, vêtu très proprement d'un pantalon de toile bleu et d'une chemise de sport à manches courtes d'un blanc un peu terne. Ses cheveux bruns étaient coupés très court, très drus et hérissés comme les poils d'un porc-épic. Mais son visage sombre était rond et doux, avec des traits d'Indien, un nez fin, des pommettes larges, des yeux noirs en amande dépourvus de cils et de sourcils. J'ai remarqué aussi une absence de lobe à son oreille.

Lorsque nous avons échangé nos noms, j'ai été surpris par son expression, assez inhabituelle pour quelqu'un d'aussi jeune. Il avait un visage plutôt grave, et en même temps ouvert et sans aucune timidité, un air de franchise audacieuse qui allait peut-être jusqu'à la naïveté. J'ai perçu tout cela d'un coup, juste par l'échange de nos regards et par cet étrange effleurement de nos mains. Puis le garçon se tourna de nouveau vers la fenêtre et le début du voyage se déroula sans que nous nous occupions l'un de l'autre. Mon compagnon semblait d'ailleurs plus intéressé par le paysage que par ce qui se passait dans le car.

Un peu plus tard, Raphaël m'a adressé la parole, pour me montrer sa montre-bracelet, une chose criarde avec un cadran bleu métal, du genre de celles qu'on vend à la sauvette aux abords des marchés. Le bracelet était en métal aussi, fait de chaînons dorés. Le garçon m'a parlé en espagnol, avec un accent un peu germanique. «Je l'ai achetée à Manzanillo, m'a-t-il expliqué. C'est ma première montre.» J'ai dit un peu bêtement, parce que je ne savais pas quoi répondre, comme à un enfant: «Elle est belle. C'est une montre à pile ou à ressort?»

Raphaël m'a regardé d'un air un peu condescendant. Tu sais, là où je vais, il n'y a rien d'électrique. Elle est à ressort.» «Tu as raison, ai-je dit. C'est mieux. La mienne aussi est à ressort.» J'ai sorti de la poche de mon pantalon le vieil oignon qui a appartenu à mon père, le seul souvenir que j'ai de lui. «Tu vois, elle est vieille, elle retarde tout le temps, mais je l'aime.»